



La Reine des Neiges

Les Amants maudits

JP. ROUSSAC

PUNCHLINES
EDITIONS

*Romance
& Sortilège*

*La Reine
des Neiges*



Le Conteur

*A*u crépuscule, une silhouette se dessine à l'entrée d'un cimetière enneigé. Pas à pas, elle s'approche. C'est un homme vêtu d'une longue cape. Il porte un élégant chapeau en feutre noir. Ses cheveux argentés descendent en cascade dans son dos. Dans sa main il tient une vieille lanterne dont la flamme vacille. Il avance, tandis que des éclairs illuminent le ciel nocturne et que des flocons épars commencent à tomber.

— Et si ce soir, il n'y avait pas de sommeil et pas de rêves..., murmure-t-il alors. Et si, ce soir, la bougie éclairait une autre réalité, celle d'un conte ancien, une histoire d'autrefois....

Son visage se dissimule en partie dans l'ombre, mais l'on devine une bouche aux contours délicats et une mâchoire marquée. Son sourire énigmatique semble refléter la danse mystérieuse de ses pensées, tandis que sa voix grave s'élève, telle une incantation, dans cette pénombre magique :

— Que les mots et le papier se mêlent désormais ! Ce que je vais vous raconter doit être conté dans le noir, au coin d'un feu ou, comme ce soir, à l'abri d'un vent glacé. En effet, nous sommes des enfants terribles et nous aimons ce qui fait frissonner : soyez dès lors assurés que la peur guidera notre voyage. Peut-être y trouverez-vous une lueur d'espoir et une étreinte d'amour, mais prudence ! Ici, les ténèbres et la lumière s'entremêlent pour vous perdre à travers les méandres des histoires oubliées...

Il poursuit sa marche, tandis que son ombre s'étire parmi les tombes immaculées. Nous le suivons, la bougie vacille, tremble souvent, mais ne s'éteint jamais. Le conteur fait halte devant un mausolée sans âge et illumine la lourde porte entrouverte avant d'y pénétrer.

— Bienvenue dans le berceau des contes de fées, des sorcières, des fantômes. Là où les amours d'hier et d'aujourd'hui se confondent pour un bref instant, nous rappelant les origines de ce que nous croyons connaître, mais dont nous ignorons tout. Je vous convie au cœur de l'imaginaire, là où résonnent les écrits des auteurs d'antan, qui ont marqué non seulement leur époque, mais aussi nos mémoires d'enfants.

Je suis le conteur d'histoires et voici la version envoûtante de celle qui ne peut se narrer qu'en chuchotant tant il serait dangereux qu'une âme malveillante et perdue puisse l'entendre et venir s'y glisser. Suivez ma voix et soyez prêts à pénétrer désormais dans une autre réalité, merveilleuse et inquiétante.

Le conteur soulève encore un peu plus la lanterne et le visage d'une statue recouverte de glace tressaille sous la lumière. Les innombrables plis de sa robe de marbre s'arrêtent dans l'obscurité, comme si elle était suspendue dans le vide. A bien y regarder, la tombe à ses pieds a été ouverte.

Tandis qu'il s'apprête à observer d'un peu plus près le trou béant qui se dessine sous la dame pétrifiée, des bruits de pas rapides, étouffés par l'épaisse couche de neige, s'approchent. Le souffle court, entrecoupé de hoquets aigus, l'intrus parvient jusqu'à la porte du bâtiment. Il tente de la refermer derrière lui, mais en vain : il est à bout de forces. Il rejette nerveusement sa capuche en arrière, regarde vaguement le conteur sans le voir, et tourne fébrilement sur lui-même, à la recherche d'un quelconque objet. Il aperçoit alors la statue à la blancheur immaculée. Il fait

un pas en arrière. Son hoquet reprend de plus belle et de nouvelles larmes inondent ses grands yeux clairs. Il n'a pas seize ans. Les cheveux ébouriffés, les joues rougies par le froid et les mains serrées l'une contre l'autre, dans une prière silencieuse, il semble très fragile dans son grand manteau d'hiver. Il ne peut détacher son regard de celui de la statue, comme s'il craignait qu'elle se réveille à tout instant.

Soudain, un grondement sourd, lugubre, s'élève jusqu'à la voûte en ogive. Une bête est juste là, derrière la porte. L'adolescent, pris de panique, se retourne d'un bond et perd l'équilibre sous la violence des tremblements qui l'agitent. Ses coudes se sont heurtés au rebord de la tombe. Il ne paraît pas ressentir la moindre douleur cependant. Il fixe l'entrée avec effroi. Une ombre noire, énorme, se matérialise à présent dans l'embrasement. Un museau allongé dévoile une rangée de dents acérées qui luisent à la lumière de la flamme. Deux yeux cruels, semblables à des lames d'acier, s'imposent sous l'impressionnante fourrure. Le loup occupe maintenant tout l'espace. Il avance sans bruit, avec une lenteur presque sadique. Le garçon, toujours à demi étendu sur le sol glacé, recule le plus discrètement possible. Ses mains tâtonnent derrière lui, dans le vide. S'il bouge encore, il va tomber. Le monstre continue cependant à marcher dans sa direction.

Le conteur observe la scène. Il sait bien que l'histoire vient de commencer et qu'il ne peut pas venir en aide au jeune prisonnier. Il élève sa lanterne au-dessus de la tombe. Une marche, puis une seconde apparaissent timidement. Il s'agit d'un passage souterrain.

Le loup fait un pas de plus et émet un souffle rauque. Il s'impatiente. Il n'en faut pas davantage au garçon pour sursauter et glisser en arrière. Il vient de tomber aux pieds de la statue. Il

retient un cri et avise la volée de marches qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre. Une tombe qui masque un escalier. Un aller vers les enfers, se dit-il. Les parois sont étroites. S'il s'accroupit, il pourra passer et s'enfuir sans que la bête ne puisse le poursuivre. Et si l'escalier ne mène nulle part ? Sera-t-il emmuré vivant ? Il n'a guère le choix. Il disparaît alors sans se retourner et se laisse avaler par l'obscurité.

Lorsque le conteur se détourne du garçon, la bête a disparu. Un cliquetis retentit brusquement quelque part dans les murs du tombeau et une dalle de pierre recouvre lentement la tombe, effaçant ainsi à jamais toute trace du garçon. Tandis qu'un hurlement sinistre rompt le silence du mausolée, un éclair découpe la nuit. A cet instant précis, l'ombre d'un sourire satisfait semble se dessiner sur le visage de la statue.



1

Les amants maudits

Un an plus tard

Jl est des lieux qui semblent avoir été oubliés par les dieux et par les hommes. Ce sont des contrées lointaines, hostiles, auxquelles seul le hasard, ou la mauvaise fortune diraient certains, peuvent conduire.

Prisonnier entre un océan de glace au nord et une armée de conifères au sud, le village du Sans-Retour aurait pu être l'un de ces lieux. Cerné par de hautes murailles, elles-mêmes flanquées de gargouilles effrayantes, il flottait, irréel, au-dessus d'un serpent de brume éternellement enroulé à ses pieds. La flèche noire de l'église, en son centre, ressemblait à une épée figée dans un ultime sursaut de courage. Elle était imitée par les innombrables rubans de fumée qui s'échappaient des habitations, toutes identiques et dressées les unes contre les autres. A cette heure tardive du jour, seules les deux grandes torches de la porte sud flamboyaient avec ardeur.

Lorsque le charretier les aperçut enfin, il remercia secrètement le ciel et cingla l'air de son fouet afin de presser davantage les chevaux. Assurément, depuis qu'il avait franchi les limites du royaume pour pénétrer sur les terres interdites, il n'avait qu'une hâte : livrer les prisonniers et quitter sur-le-champ ce lieu pour le moins inhospitalier. Outre la rudesse du climat, *l'enfer blanc*,

comme on l'appelait communément, faisait l'objet de rumeurs inquiétantes et de sinistres légendes. Pas étonnant que certains détenus préférèrent la peine capitale plutôt que d'être exilés ici, pensait le conducteur, tandis qu'une longue plainte portée par le vent descendait depuis les hauteurs. Maudits loups, jura-t-il entre ses dents en jetant un œil par-dessus son épaule. A l'arrière, depuis que l'attelage avait redoublé d'efforts, les prisonniers s'agrippaient de plus belle aux barreaux de la cage qui composait l'étrange convoi. Trois hommes, blottis les uns contre les autres, la tête rentrée dans leurs épaules pour se protéger du froid, se tenaient à l'extrémité opposée d'une ombre recroquevillée sur elle-même.

A l'écart, cachée sous une longue capuche noire, Gerda serrait contre elle l'amulette de cuivre en forme d'étoile qui pendait à son cou. La vue brouillée par les larmes, elle sentait le goût salé de celles qui venaient de mourir sur ses lèvres. Les derniers cris de son amoureux résonnaient encore à ses oreilles. Comment leur histoire si parfaite avait-elle pu s'achever de manière aussi cruelle ? Prostrée depuis qu'on l'avait obligée à se hisser dans cette prison de fer glacée, l'esprit de la jeune femme revivait inlassablement les derniers événements.

Et dire que la nuit dernière, quelques heures seulement avant le cauchemar, avait été le plus beau moment de sa vie ! Kay avait attendu que la dernière chandelle du foyer s'éteigne, et il était venu la rejoindre dans le recoin misérable qui lui tenait lieu de chambre. Il s'était cogné la tête, tant l'endroit était exigu, et la clarté sélénienne qui filtrait par la lucarne avait rehaussé, l'espace d'un instant, le beau sourire qui s'était dessiné sur son visage. Puis il s'était rapidement composé un air sérieux. Peut-être avait-il tenté de masquer la gêne qu'il ressentait alors. En effet, le moment était venu. Les deux amis inséparables, ceux-là même qui avaient traversé l'enfance main dans la main, s'étaient

toujours promis de ne jamais se quitter. Puis, avec le temps, des sentiments nouveaux s'étaient invités dans leur cœur. Gerda avait maintes fois surpris son ami s'attarder sur sa poitrine naissante et sur le galbe de ses jambes. Quant à elle, elle avait eu l'occasion de sentir les muscles puissants de Kay, comme ce jour où il l'avait aidée à se relever d'une mauvaise chute. Elle en avait été troublée. Leurs regards échangés ce jour-là, quelques semaines auparavant, avaient marqué le début d'une relation bien différente, mêlée de confusion et de désir.

Depuis, Gerda n'avait cessé d'espérer qu'elle pourrait à nouveau se lover auprès du corps de Kay. Aussi, la nuit dernière, s'était-elle empressée de l'attirer contre elle. La paille de sa couche, d'ordinaire dure et inconfortable, s'était volatilisée dans les bras de son visiteur. Ses grands yeux sombres accrochés aux siens, il avait lentement délacé sa fine tunique et l'avait interrogée d'un hochement de tête. Gerda avait acquiescé en posant ses lèvres contre les siennes. Oui, elle était prête. Elle avait senti les mains de son ami caresser fébrilement ses seins jusqu'à ses hanches. Un frisson de délice avait électrisé tout son corps. Ils s'étaient hâtés tous deux de se défaire de leurs vêtements et s'étaient étreints si fort que la mort aurait bien pu montrer son visage, rien n'aurait pu les séparer. C'était du moins ce que Gerda s'était dit à cet instant précis. Elle n'avait jamais été plus heureuse. La peau de Kay était très douce. Il avait tressailli lorsque ses doigts avaient effleuré les marques encore récentes des lanières de cuir, vestiges d'une sévère correction. Puis, après un langoureux baiser, sensuel et fougueux, front contre front, Gerda avait senti en elle la force de Kay. Il avait cherché ses mains et glissé ses doigts entre les siens comme pour y inscrire une promesse silencieuse. Ils étaient un. Leurs corps, emportés par une fièvre exquise, s'étaient répondu dans le même rythme ardent

et sauvage. Brûlants d'extase, les deux amants s'étaient aimés jusqu'à l'ultime frisson, ces quelques secondes suspendues qui les avaient laissés tous deux pantelants, les yeux voilés de plaisir.

— Un jour, je te le promets, nous partirons loin d'ici, et nous nous marierons, loin de tous, loin du monde, avait murmuré Kay au bout d'un moment.

Gerda s'était tournée vers lui, et s'était abandonnée au creux de son épaule.

— Je n'aurai plus besoin de voler ou de me faire humilier par un sale contremaître. Plus jamais ! avait-il insisté. Je veux qu'on soit ensemble toujours, Gerda, comme cette nuit.

— Et si nous partions au petit jour ! s'était exclamée la jeune femme en se redressant. Et puis, quoi ? Quel avenir a-t-on à rester ici depuis toutes ces années ?

— Tu es sérieuse ? Je croyais que tu voulais attendre tes seize ans. Tu m'as toujours dit que...

— Les choses sont différentes à présent, Kay. On n'est plus des enfants. Il est temps qu'on prenne notre liberté en main... Et puis, tu as fait de moi une femme, cette nuit, mon cher futur époux, avait fini par s'amuser Gerda.

Les deux adolescents avaient ri de bon cœur et avaient passé une bonne partie de la nuit à échafauder un moyen de s'échapper de leurs foyers respectifs. Lorsqu'ils auraient quitté le village, ils disparaîtraient dans la forêt. Kay était bon chasseur. Gerda connaissait les baies que l'on pouvait manger. Ils s'enfuiraient là où on ne les retrouverait jamais. Peut-être alors Gerda découvrirait-elle le secret de ses origines.

— J'aimerais savoir, Kay. Toi encore, tu es du village. Tu sais que ta mère est morte en couches et que ton père avait été appelé à la guerre avant même ta naissance. Moi, on m'a trouvée dans un linge aux portes d'une chapelle.

— Si la vérité doit t'être révélée un jour, je serai avec toi, avait répondu Kay avec gravité. Mais pour l'heure, tu sais ce que je vais faire ?

— Dis toujours, grand fou.

— Tu vas t'assoupir un peu et je viendrai te réveiller avant les laudes, avec du pain chaud, avait-il susurré dans le creux de son cou. Hors de question qu'on décampe le ventre vide. Ensuite, pendant que tous seront en train de s'activer à la messe ou à leurs tâches du petit matin, toi et moi, on partira d'ici.

Avant que Gerda n'ait pu répondre, Kay avait fouillé dans les poches de ses braies et en avait extrait un pendentif en forme d'étoile, en tous points identique à celui qu'il portait depuis toujours.

— Toi et moi, unis par la chance jusqu'à la fin, avait-il assuré en nouant délicatement le lien autour du cou de Gerda.

Il l'avait gratifiée d'un clin d'œil, avait pris ses seins dans ses mains et les avait embrassés tour à tour avec avidité. La jeune femme l'avait gentiment invité à ne plus perdre de temps et à se hâter. Plus tôt il serait revenu à ses côtés, plus tôt ils seraient partis. Dès lors qu'il s'était éclipsé, elle avait regroupé ses minces affaires dans un drap propre et avait arrangé sa longue chevelure rousse en une tresse grossière afin qu'elle ne soit pas gênée pendant leur échappée. Puis elle avait attendu, le cœur vibrant des souvenirs de cette nuit sensuelle. La perspective de partir avec Kay était tout aussi exaltante. Malgré l'excitation, elle s'était endormie, la main posée sur l'étoile de Kay.

Si seulement je ne l'avais pas incité à précipiter notre départ ce matin ! Tout est de ma faute, se répétait Gerda en se crispant davantage contre les barreaux de fer. Elle jeta un œil aux trois prisonniers. Ils ne bougeaient pas. Etaient-ils morts ? La jeune femme avisa le paysage qui défilait devant elle. La nuit tombait.

A perte de vue, des plaines recouvertes de neige reposaient sans vie. Quelles âmes pouvaient bien vivre ici ? Serait-elle lâchée là, au milieu de nulle part, condamnée à errer comme un fantôme jusqu'à ce que la glace enserre son cœur ? Cela avait-il seulement encore de l'importance ? A cette heure-ci, Kay devait être mort. Elle préféra fermer les yeux afin de chasser la vision de son bel amoureux se balançant les pieds dans le vide. Les larmes affluèrent de plus belle. Elle secoua la tête nerveusement et ses pensées reprirent leur chemin.

Où s'était-elle arrêtée déjà ? Oui, elle s'était laissée gagner par la fatigue, confiante, attendant le retour de Kay. Plongée dans un sommeil profond, elle s'était réveillée en sursaut au son des cloches qui tintaient avec force pour annoncer l'heure des premières prières. Le ciel, marbré de rose, baignait déjà sa couche d'une lumière chaude. Kay n'était pas revenu. Gerda s'était levée d'un bond et, oubliant qu'elle était encore vêtue de sa longue chemise de nuit, s'était précipitée hors du foyer. La rue commençait à s'animer mais personne ne semblait la voir. En effet, les villageois se dirigeaient vers la place principale, attirés par une effervescence inhabituelle. Mue par un mauvais pressentiment, Gerda avait suivi le mouvement jusqu'au cœur du village. Les souvenirs se déroulaient comme dans un rêve, avec lenteur, les sons atténués, des détails s'invitant dans une succession d'images imprécises.

Gerda revoyait l'escouade d'hommes d'armes qui s'étaient regroupés au centre du village. Elle se rappelait s'être faufilée entre les badauds. Des cris s'élevaient de toutes parts. *Au voleur ! Vaurien ! Coupez-lui la main !* Son cœur s'était serré. Avant même d'apercevoir l'homme que l'on venait d'arrêter, Gerda avait compris qu'il s'agissait de Kay. Les mains liées derrière le dos, un filet de sang s'étirant de la bouche au menton, le jeune homme

s'était certainement débattu avec vigueur. Deux morceaux de pain frais avaient roulé jusqu'à ses pieds. Gerda savait ce qu'il en coûtait aux voleurs qui avaient déjà été arrêtés pour leurs larcins, si menus soient-ils. Le fer rouge, une main coupée ou le pilori. Elle avait tenté de se précipiter vers les hommes d'armes afin de prendre la défense de Kay et de les implorer de le laisser partir, mais un silence avait soudain bloqué les mots dans sa gorge. La foule s'était scindée en deux pour laisser passer le prévôt. Les vols répétés de Kay lui avaient sans doute été rapportés. Ce n'était pas la première fois en effet. C'était tantôt du pain, tantôt des fruits. Gerda l'avait déjà mis en garde mais Kay était généreux et ne supportait pas de voir ses semblables mourir de faim dans les rues, dans l'indifférence générale. Il s'était fait un devoir d'aider son prochain. A présent, le chef de la justice locale était là et il ne pouvait ignorer le mécontentement des villageois. Ils demandaient un exemple.

— La pendaison de deux prisonniers doit avoir lieu ce soir même, avait annoncé d'une voix forte le prévôt. Une troisième corde peut toujours être...

— NOOON ! s'était écriée Gerda de toutes ses forces.

Tandis que tous se retournaient vers la jeune femme, dans un éclat aveuglant, un éclair venu de nulle part avait zébré le ciel. Gerda revoyait encore la foudre s'abattre brutalement sur le toit de l'église. De nombreuses plaques d'ardoise avaient explosé sous la violence du coup. Le tonnerre avait grondé au loin et une pluie fine s'était mise à tomber. Kay s'était redressé, les yeux écarquillés en direction de Gerda. *Non*, faisait-il de la tête. Les deux amis avaient depuis l'enfance gardé le secret des étranges dispositions de Gerda. Ses dons ne s'étaient révélés qu'en de rares occasions, selon qu'elle ait été en proie à la colère ou à la peur. C'étaient des prémonitions, le magnétisme de ses mains,

des phénomènes subtils... Mais jamais elle n'avait été capable de déclencher les fureurs du ciel.

Comment avait-elle pu provoquer un tel désordre ? Coïncidence ? En son for intérieur, Gerda savait que non.

Tous demeuraient médusés devant la jeune femme. Gerda avait lu dans leurs pensées. Certains la regardaient avec crainte, d'autres étaient captivés par sa beauté. Ruisselante, elle avait perçu qu'un rayon de soleil s'attardait sur son visage et auréolait sa chevelure flamboyante d'une lumière vive, chaque goutte de pluie étincelant comme une étoile éphémère. Sa tunique blanche, dont les lacets défaits se perdaient entre ses seins à moitié découverts, collait à sa peau. Elle n'en avait que faire à ce moment-là. Elle savait que ses yeux brillaient d'une lueur fauve. Elle le devinait dans le regard affolé de Kay. Durant quelques secondes, le temps s'était immobilisé et nul n'osait réagir. Sorcière ! avait-on brusquement hurlé au loin. Fille de Satan ! avait lancé une autre voix. Plusieurs villageois se signaient. Par son cri, la jeune femme venait de détruire le toit de l'église pour défendre un mauvais garçon. C'était un pur blasphème. Elle ne pouvait être une enfant du Seigneur. Bientôt, de nombreuses protestations s'élevèrent de la foule maintenant nombreuse. Le chef de l'autorité hésitait entre la fascination qu'il éprouvait pour celle qui venait de défier les éléments et la nécessité de rendre justice.

— Que ce voleur soit pendu, avait-t-il conclu enfin d'une voix mal assurée. Et pour la... sorcière, qu'elle soit exilée dans les territoires du nord.

Sur ces mots, Gerda avait senti son cœur se fissurer et ses jambes se dérober. Elle se souvenait des mains gantées de cuir qui la retenaient tandis qu'elle tombait. Ils allaient être condamnés. Kay mourrait au bout d'une corde, quant à elle, la mort viendrait

la torturer à petit feu. D'aucuns savaient qu'être emmené par-delà les terres du nord, c'était être rayé de la surface du monde des vivants. Personne n'en revenait jamais. Tandis qu'on la recouvrait de la capuche noire traditionnelle des femmes pécheresses, un attelage se matérialisait déjà devant elle. Trois prisonniers enchaînés ensemble avaient été entassés dans la cage qui s'imposait à elle. Lorsqu'on avait contraint Gerda à les rejoindre, menacée par plusieurs lames acérées, les trois détenus avaient reculé pour se tenir le plus éloignés possible de la *diabliesse*. A cette époque, les superstitions étaient particulièrement ancrées et la crainte du Malin terrorisait les esprits. Depuis, elle était là, écrasée par le poids de sa douleur, soumise à un destin qui n'avait pas de visage. Tous ses rêves venaient de se briser en quelques heures à peine.

Soudain, un choc sec et inattendu, suivi d'un grincement strident, arracha Gerda à son monde intérieur. Le convoi venait de s'arrêter au seuil d'une lourde porte. Au loin, un hurlement lugubre déchira le silence.



Plusieurs paires d'yeux incandescents semblables à des gemmes en fusion flottaient dans l'obscurité oppressante des sous-bois. Les bêtes attendaient les ordres. Le chef de la meute sortit à la lisière de la forêt, secoua sa longue crinière de glace et regarda à nouveau en direction des grandes murailles.

— *Pourquoi ne pas avoir attaqué ?* grogna une ombre dans son dos.

— *Seulement les mâles les plus vigoureux, a ordonné la reine. N'as-tu pas vu à quel point les trois hommes dans cette cage étaient vieux et malades ? Quant au conducteur du convoi, il doit*

rester en vie si nous voulons qu'il nous ramène d'autres mâles. Les prochains seront peut-être plus vifs.

— *Il y avait un autre détenu, insista le loup en rejoignant son chef.*

— *Je sais. Mais, il ne s'agissait peut-être pas d'un homme et...*

— *Une femelle aurait parfaitement satisfait mon appétit et celui de nos frères.*

— *Quelque chose me dit qu'il valait mieux ne pas agir, trancha l'alpha. Je me méfie de ceux qui portent des capuches noires. Hors de question de m'attirer la colère de la reine. Maintenant, rentrez. Je veille sur la porte. Il me semble qu'un garçon essaie de s'échapper du village depuis quelque temps. Il finira bien par y parvenir. Celui-ci, il nous le faut.*

Sur ces mots, le loup obéit à son maître et disparut dans les ténèbres avec le reste du groupe. Le chef demeura immobile, le regard fixé sur les prisonniers en train de descendre de leur chariot. Trois gardes étaient sortis à la hâte pour les encadrer et les faire pénétrer dans leur nouvelle demeure. Ils jetaient des coups d'œil nerveux autour d'eux, comme s'ils craignaient un ennemi invisible. Ils furent contraints de s'arrêter quelques secondes car une violente rafale les obligea à se courber. La bourrasque projeta en arrière la capuche de la silhouette drapée de noir, dévoilant ainsi une flamboyante chevelure. Les yeux du loup se plissèrent comme pour mieux scruter le visage de la prisonnière qui venait de se retourner. Elle regardait dans sa direction. La bête savait que, depuis son point d'observation, avec la nuit tombante, elle ne pouvait être vue. Et pourtant, elle aurait juré que l'humaine la dévisageait. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle éprouva alors une sensation inconfortable, comme si, malgré la distance qui les séparait, l'inconnue avait le pouvoir de l'atteindre. Puis, l'instant d'après, alors qu'un nuage cachait momentanément la lune, la

jeune femme avait disparu. La lourde porte venait de se refermer engloutissant brusquement l'ensemble du convoi.



Les trois prisonniers avaient été escortés dans un bâtiment austère dont les seules ouvertures s'apparentaient à des meurtrières obstruées de barreaux. Quant à Gerda, elle avait été conduite jusqu'à un édifice tout aussi lugubre au sein duquel des bougies vacillaient sur des candélabres séculaires. Elle se trouvait à présent dans une grande salle d'audience. Un claquement sourd dans son dos lui indiqua quelle venait d'être enfermée. Bientôt trois nonnes se détachèrent de la pénombre. Gerda sentit son cœur s'emballer en voyant les trois sœurs avancer vers elle, les mains crochetées sur leurs longues robes noires qui semblaient glisser sur le sol. Les yeux noirs, luisant d'hostilité, les lèvres scellées, elles lui donnaient le sentiment d'être face à une version humanisée du cerbère, le chien à trois têtes, gardien des enfers. Les trois femmes se positionnèrent en triangle autour d'elle et, sans préambule, comme d'une même voix, l'assaillirent de questions, lancées comme des couteaux. Quel était son nom ? D'où venait-elle ? Pourquoi portait-elle la capuche noire ? Pour quels péchés avait-elle été bannie de sa communauté ? Était-elle enceinte ? Faisait-elle commerce avec le diable ? Gerda s'étonna de cette dernière question, puis elle se rappela qu'elle s'était présentée aux portes du village tête nue et que la couleur rousse de sa chevelure était souvent associée à celle des sorcières.

— Je m'appelle Gerda, répondit la jeune femme, en prenant soin de s'adresser tour à tour à chacune des trois nonnes. J'ai quinze ans et je suis accusée d'avoir tenté de sauver mon... Mon...

Un sanglot silencieux lui coupa la respiration. Le visage des Kay venait de s'imposer à elle. Son dernier regard, si doux et si perdu à la fois, qui voulait lui exprimer tant de choses, de l'amour aux adieux, et qui brûlait d'impuissance.

— J'ai voulu sauver l'homme que j'aime, reprit-elle en se concentrant sur la colère qui sourdait dans son esprit, prête à éclater. Je ne fais commerce ni avec Dieu ni avec le Malin. Je suis orpheline, et je ne sais pas d'où je viens. Maintenant, si vous voulez en finir avec moi, je n'ai plus rien à perdre.

Gerda avait prononcé ces derniers mots avec un mépris glacial. Peu importait finalement ce qu'il adviendrait d'elle. Elle éprouvait en effet la plus profonde indifférence pour ce que ces trois Parques pouvaient bien penser. Kay n'était plus là. Elle n'avait plus aucune raison de demeurer sur cette terre. Tout n'y était qu'injustice et cruauté.

Tandis que l'une des sœurs levait la main, certainement pour lui indiquer qu'elles en avaient assez entendu, un bruit de pas précipités résonna dans tout l'espace. Un sifflement semblable à un coup de fouet fut suivi d'un cri étouffé. Les trois nonnes s'étaient retournées vers un couloir que l'on devinait à l'extrémité de la pièce. Progressivement une lueur jaune y apparut et s'intensifia dévoilant des ombres confuses et agitées. Deux hommes d'armes maintenaient non sans mal un garçon dont la tête avait été recouverte d'un sac en jute. Le torse que l'on devinait sous une chemise maculée de sang avait été lacéré en maints endroits. L'individu n'en demeurait pas moins vigoureux et donnait de grands coups de pieds à l'aveugle dans le vide. Lorsqu'ils furent tout proches, la nonne qui avait précédemment levé la main s'approcha du détenu et arracha sans ménagement le sac qui lui servait de bâillon.

— Encore ! fulmina-t-elle.

— Il était à nouveau en train d’escalader la muraille, au nord cette fois-ci, expliqua l’un des hommes d’armes qui avait contraint le prisonnier à s’agenouiller.

— Voilà ce qu’on a retrouvé sur lui, révérente mère, ajouta le second en tendant un poignard à la sœur.

L’espace d’un instant, le métal de la lame se refléta dans les yeux de la nonne, leur conférant une lueur sauvage. Le poing serré, elle fit un pas de côté et parut rassembler toutes ses forces pour se retenir de corriger elle-même le fugitif.

Quant à Gerda, elle avait senti son sang se glacer lorsqu’elle avait aperçu la scène qui n’était pas sans lui rappeler ce qu’elle avait vécu le matin même. Durant quelques secondes, elle avait espéré que le visage de Kay se cache sous ce sac informe. Mais le garçon en question n’était pas son amoureux. Dans la semi-pénombre, elle devinait une forêt de cheveux en bataille qui masquait une partie de son visage. Il ne semblait pas être aussi costaud que Kay, mais il avait de larges épaules et Gerda devinait une mâchoire carrée. Elle se décala légèrement afin de mieux observer l’inconnu. Il devait avoir son âge, un an de plus peut-être. Ses grands yeux noirs brillaient d’une flamme qu’elle connaissait bien. Celle de la révolte et de la colère. La même qu’elle ressentait quelques instants plus tôt. Le garçon croisa son regard et dut y reconnaître la même rage car il la fixa de longues secondes. Gerda constata qu’il avait des traits réguliers, fins, presque féminins. Elle s’attarda sur sa bouche parfaitement dessinée. Le fugueur était très beau.

— Cette fois-ci, ce sera la prison, Viggo. Je vous ai suffisamment prévenu, trancha la nonne sans se retourner vers ses sœurs. Vous vous entêtez à ne pas respecter le couvre-feu, et vous savez pourtant à quel point les hommes sont précieux à notre communauté. Nous ne pouvons nous permettre de vous perdre ! Quelques jours en cellule vous feront le plus grand bien !

— Si personne ne se charge de régler son compte à cette soi-disant reine qui nous contraint à nous terroriser comme des animaux derrière nos remparts, nous y mourrons tous, répondit le dénommé Viggo en se redressant, l'air menaçant. Et ni vos prières ni votre Dieu n'y pourront rien.

— Silence ! hurla la nonne en giflant le garçon avec violence.

Sa main s'était abattue si fort sur la joue de Viggo que le claquement fit sursauter Gerda.

— Assez ! cria cette dernière à son tour en venant se placer devant le garçon, comme pour former un bouclier.

L'espace de quelques secondes, la nonne ouvrit et ferma la bouche à la manière d'un poisson que l'on aurait mis hors de l'eau. Elle lâcha le poignard de Viggo et ses mains, agitées de tremblements, se portèrent à son propre cou. Elle laissa échapper un râle qui affola les deux sœurs restées en retrait jusqu'alors. Elles se précipitèrent vers leur supérieure et lui tapotèrent nerveusement le dos et les mains. Finalement la nonne reprit ses esprits et se redressa face à Gerda, l'œil empreint de terreur.

— Fille de Satan, articula-t-elle, un doigt fixé vers la jeune femme. C'est elle qui a fait ça.

Gerda réalisa tout à coup qu'elle avait en effet souhaité de tout son cœur faire taire la nonne dont les propos lui évoquaient douloureusement ceux du prévôt.

— Gardes ! appela la mère supérieure.

Deux des hommes d'armes qui avaient accueilli Gerda à son arrivée apparurent aussitôt. Trois autres se matérialisèrent promptement depuis les ténèbres du bâtiment.

— Qu'on les emmène tous les deux sur-le-champ ! Conduisez-les avec les autres au niveau de la crypte.

— Êtes-vous certaine ma mère que cette partie-là de nos prisons est bien indiquée pour....

— Je vous rappelle que cette sorcière vient d’essayer de m’étrangler par sa magie ! éructa la nonne en se retournant vers la sœur qui venait de se pencher à son oreille. Quant à ce garçon, il ne vaut pas mieux qu’elle.

Les hommes d’armes saisirent fermement Gerda et le fugitif.

— En ce qui concerne tes petits protégés, mon enfant, ajouta la nonne en s’approchant de Viggo, je ne doute pas un instant qu’ils soient tes complices. Je les fais enfermer de ce pas, ainsi ils pourront apprécier à quel point te fréquenter leur fait du bien !

— Non, ils n’y sont pour rien, supplia Viggo, une once de détresse dans la voix. Je vous jure...

— On ne jure pas devant moi, sale vaurien, siffla la nonne en forçant Viggo à la regarder, une main harponnant ses cheveux.

Sur ces mots, les prisonniers disparurent sous bonne escorte, laissant les trois nonnes seules, leurs ombres projetées sur les murs, semblables à de gigantesques corbeaux de pierre.



www.punchlineseditions.fr
contact@punchlineseditions.fr